

Far from the Madding Crowd
Le tourbillon de la vie

Carlo Mandolini

Number 297, July 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78760ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mandolini, C. (2015). Review of [Far from the Madding Crowd : le tourbillon de la vie]. *Séquences : la revue de cinéma*, (297), 14–14.

Far from the Madding Crowd

Le tourbillon de la vie

Le nouveau film du réalisateur de *La Chasse* est une belle et grande fresque romantique cherchant à illustrer les contrastes entre une tradition qui s'essouffle et une modernité qui ne parvient pas encore à s'affirmer. Mais à l'instar de ses protagonistes ambivalents, le film peine, lui aussi, à trouver sa voie.

Carlo Mandolini

Dans cette Angleterre rurale de la seconde moitié du 19^e siècle, la jeune et belle Bathsheba Everdene fait sourciller. Farouchement indépendante et résolument moderne, elle refuse de monter à cheval en amazone et décline les demandes en mariages, incapable de se résoudre à l'idée « d'appartenir à quelqu'un ». Lorsqu'elle hérite de la propriété agricole de son oncle, elle y voit enfin l'occasion d'affirmer son indépendance et son féminisme avant la lettre. Déterminée à réussir aussi bien que les hommes, elle deviendra rapidement une femme d'affaires prospère. Mais tout comme son célèbre homonyme biblique, Bathsheba sera l'objet de vives inclinations. Trois prétendants graviteront en effet autour d'elle : le discret et fidèle Oak (Gabriel de son prénom, héros romantique, protecteur omniprésent, et physiquement et moralement solide comme un... chêne), l'aristocrate Boldwood (qui incarne la stabilité et le respect des valeurs traditionnelles) et le fougueux et impétueux sergent Troy (être de pulsions et d'éros).

On comprendra bien que la valse-hésitation qu'exécute Bathsheba auprès de ces hommes est en fait l'illustration de sa propre vulnérabilité, malgré ses discours affirmés haut et fort. Orpheline, elle a dû s'inventer toute seule; coincée dans une rigidité morale, elle a tenté de dompter ses passions; courageuse et déterminée, elle n'en demeure pas moins démunie face au tourbillon de la vie.

Aussi, si Bathsheba finit par épouser Troy, dans un élan qu'elle jugera elle-même irréflecti, c'est qu'elle sera emportée par d'irrépressibles pulsions essentiellement sexuelles, impossibles à exprimer à l'extérieur de l'institution du mariage en cette Angleterre encore victorienne. Mais en cédant à Troy, elle cède du même coup devant un être qui laisse libre cours à des pulsions qui détruisent tout sur son passage. Or, Bathsheba sera sauvée de cette étreinte funeste par Boldwood, être de tradition et de raison, qui ne peut faire autrement que de se sacrifier pour sa bien-aimée, se sachant défait, dépassé et très peu adéquat, face à la modernité de cette femme. Reste alors Oak, en quelque sorte son premier amour, qui lui offre stabilité, fidélité et de solides épaules.

Cette nouvelle relecture du célèbre roman de Thomas Hardy est réalisée par Thomas Vinterberg qui avait ébloui, il y a peu, avec *La Chasse*. En syntonie avec l'atmosphère de ce propos campé dans un univers victorien, la réalisation est souple et ample. Mais puisque le récit laisse ici entendre que les assises du temple victorien commencent à chanceler, on regrettera de constater que la mise en scène ne se révèle pas plus corrosive. Cela nous aurait permis de vraiment ressentir ces fondations vibrer plutôt que de se contenter de les deviner au fil des répliques.

Par ailleurs, malgré la belle humanité (et vitalité) que Carey Mulligan insufflé au personnage de Bathsheba, on a du mal à

ressentir son déchirement, son trouble existentiel. Trop soudains, ses états d'âmes et ses élans sentimentaux sont peu crédibles.

On pourra ici se demander si le scénario a vraiment réussi à aller au bout de sa proposition. Car malgré les prémisses annonçant le récit d'une révolution (appelons-la féministe), le film finit par se révéler étrangement réactionnaire, pessimiste ou, pire encore, indécis quant au sens à affirmer. C'est que, à bien y penser, *Far from the Madding Crowd* raconte l'histoire d'une femme qui se veut indépendante et toute puissante, mais qui tombe plutôt bêtement et naïvement entre les bras d'un prédateur en uniforme qui dégainera son sabre pour la conquérir (oui, oui!). Elle sera heureusement sauvée de l'étreinte de son bourreau par une figure patriarcale qui saura laisser la place au bon moment. Enfin, restée seule et démunie, elle viendra implorer le retour de son cowboy romantique qui, las d'attendre, avait mis le cap vers le Nouveau Monde.



Une figure patriarcale qui saura laisser la place au bon moment

Du point de vue féministe, cela semble au mieux l'histoire d'un échec, au pire celle d'une résignation. Mais d'une façon ou d'une autre, le temple n'a rien à craindre : ses piliers sont encore bien solides. Le *happy end* traditionnel a prévalu et le spectacle demeure intéressant.

Cote: ★★½

■ LOIN DE LA FOULE DÉCHAÎNÉE | **Origine:** Grande-Bretagne / États-Unis – **Année:** 2015 – **Durée:** 1 h 59 – **Réal.:** Thomas Vinterberg – **Scén.:** David Nicholls, d'après le roman de Thomas Hardy – **Images:** Charlotte Bruus Christensen – **Mont.:** Claire Simpson – **Mus.:** Craig Armstrong – **Son:** Glenn Freemantle – **Dir. art.:** Kave Quinn – **Cost.:** Janet Patterson – **Int.:** Carey Mulligan (Bathsheba Everdene), Matthias Schoenaerts (Gabriel Oak), Tom Sturridge (Sergent Francis Troy), Michael Sheen (William Boldwood), Tilly Vosburgh (Mme Hurst), Juno Temple (Fanny Robbin) – **Prod.:** Andrew Macdonald, Allon Reich – **Dist. / Contact:** Fox Searchlight.